

leurs calculs ou de leurs cycles ne pouvait même provenir que de ces observations. Mais il est faux qu'on ait attendu le rapport des observateurs pour célébrer la néoménie et commencer le mois.

CHAPITRE VI

Le calendrier hébraïque après Jésus-Christ.

1. Le calendrier hébraïque et les premiers chrétiens. — 2. Quartodécimans. — 3. La sanctification du dimanche. — 4. La limite initiale de la Pâque. — 5. Les cycles chrétiens. — 6. Le cycle juif d'Hillel. — 7. Conclusion générale.

1. LE CALENDRIER HÉBRAÏQUE ET LES PREMIERS CHRÉTIENS. — Après l'ascension de Jésus-Christ, les premiers chrétiens suivirent naturellement le comput des Juifs pour régler l'échéance de la fête de Pâque et des autres fêtes qui s'y rattachent. Saint Epiphane rapporte ce précepte des Apôtres aux nouveaux convertis : « Ne vous mettez point en peine de calculer le cours des temps ; mais célébrez la Pâque aux mêmes jours que vos frères venus de la circoncision. Lors même qu'ils se tromperaient dans leurs calculs, ne vous en inquiétez point (1). »

Les Juifs et les Chrétiens suivirent ainsi le même calendrier, jusqu'en l'an 70 E. C., et les prêtres du temple leur annoncèrent pendant 37 ans le cours des mois et des années, suivant l'ancien usage. Mais le collège des prêtres de Jérusalem périt avec le temple et il fut même

(1) Cette citation, reproduite par saint Epiphane (*Hæres.*, LXX, 10), ne se retrouve plus dans le texte des Constitutions apostoliques. Nous y lisons aujourd'hui (l. V, ch. xvii) que la Pâque doit toujours être célébrée après l'équinoxe que l'auteur dit arriver le 22 mars. Mais cette prescription est reconnue comme une addition remontant seulement au 3^e siècle.

interdit aux débris de la nation juive de séjourner dans la ville sainte. Dès lors plus de centre de réunion, plus d'indication officielle pour la célébration des fêtes ou pour la confection du calendrier. Toutefois la plupart des Juifs et des Chrétiens conservèrent la tradition du 18 mars comme limite initiale de la fête de Pâque et continuèrent de suivre assez fidèlement les règles de l'ancien calendrier.

2. QUARTODÉCIMANS. — Avant la destruction du temple, les chrétiens convertis du judaïsme observaient fidèlement les prescriptions de Moïse pour le festin pascal du 14 Nisan et pour la fête du lendemain. Mais à Jérusalem, à Antioche, à Rome et presque partout ailleurs, on renvoyait dès lors, au dimanche suivant, la fête de la Résurrection, fête spéciale aux chrétiens. Les Conciles réunis en l'an 196, dans chaque province de l'empire romain, attestent que cet usage remonte aux Apôtres eux-mêmes.

Après la ruine de Jérusalem, le festin pascal du quatorzième jour tomba rapidement en désuétude. Les sacrifices sanglants étaient abolis pour les Chrétiens, impossibles pour les Juifs. La plupart des églises chrétiennes ne célébrèrent plus alors que la fête de la Résurrection, toujours fixée au même dimanche qu'autrefois.

Seules, les églises de l'Asie Mineure conservèrent le festin pascal du quatorzième jour. Bien plus, elles prétendirent y rattacher la fête de la Résurrection, en terminant ce jour-là le jeûne quadragésimal. On appela alors les partisans de cette observance du nom de *Quartodécimans*, et on leur fit un reproche de célébrer la Pâque à la manière des Juifs (1).

(1) Depuis la dissidence des Quartodécimans, les computistes chrétiens ont pris à cœur d'éviter que la Pâque des chrétiens coïncide avec celle des Juifs. Ils y ont assez réussi dans le passé. Mais cette coïncidence aura lieu quelquefois dans l'avenir, notamment le 12 avril 1903, le 1^{er} avril 1923, le 17 avril 1927, et le 18 avril 1954.

Cette divergence dans la célébration de la plus grande fête du Christianisme dura jusqu'au Concile de Nicée. Comme elle revenait chaque année et qu'elle portait sur l'essence même de la fête, elle faillit provoquer un schisme au temps du pape saint Victor, à la fin du second siècle de l'ère chrétienne.

3. LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE. — Un changement plus grave encore, et qui devait séparer beaucoup plus les Juifs des Chrétiens, fut la translation du repos sacré du samedi au dimanche.

Dès le commencement de sa prédication, Notre-Seigneur avait désigné par son exemple le lendemain du Sabbat comme un jour qui devait être consacré à la retraite et à la prière. (*Marc*, I, 35.)

Le samedi était le jour des prédications et des discussions religieuses au milieu des foules, alors inoccupées et désireuses d'employer le repos sabbatique à entendre le Sauveur et ses Apôtres. Le lendemain était pour ces derniers un jour de recueillement, de prière et de repos presque nécessaire. Aussi nous croyons que le nom *dies dominica* vient non seulement de ce que le dimanche doit être consacré à Dieu, mais bien de ce qu'il a été, dans le principe, désigné par *le Seigneur* lui-même. Il serait donc d'institution divine et non pas seulement apostolique.

Plus tard, Jésus-Christ acheva de consacrer ce jour pour ses fidèles disciples, en le marquant par les merveilles de la Résurrection et de la Pentecôte. La sanctification du dimanche fut alors ajoutée au chômage du samedi (1). Mais après la ruine de Jérusalem, le dimanche étant conservé, le chômage du samedi finit par être com-

(1) « Célébrez comme jours de fête le samedi et le dimanche, le samedi « en mémoire de la création et le dimanche en mémoire de la Résurrection. » (*Constitutions apost.*, I, VII, 23.) Voir aussi plus haut, p. 35.

plètement délaissé; l'esprit de la loi est en effet de chômer ou sanctifier seulement un jour sur sept.

Il en fut de même des anciennes institutions de la religion chrétienne; elles furent ajoutées d'abord et ensuite substituées à celles du judaïsme par les Judéo-Chrétiens.

4. QUANT A LA LIMITE INITIALE DE LA PAQUE (14 *Nisan*), fixée au 18 mars, elle fut généralement admise par les Chrétiens, pendant les deux premiers siècles.

Mais, dans le courant du troisième siècle, de graves objections s'élèvent. Les savants de l'école d'Alexandrie, Origène, Denys, et surtout saint Anatole prétendent que l'équinoxe du printemps doit être la vraie limite initiale de la Pâque (voir *Notes complém.*, n° 38), et ils reprochent vivement aux Juifs et aux Chrétiens de devancer parfois cette limite naturelle.

Jules César ayant autrefois fixé l'équinoxe au 25 mars, les Samaritains et quelques autres parmi les Juifs et les Chrétiens admirèrent cette époque comme limite initiale de la Pâque. Mais déjà les savants d'Alexandrie avaient remarqué l'avance de l'équinoxe et, à la fin du troisième siècle, on commença à le rapporter, ainsi que la limite pascale, au 21 mars.

Enfin, en l'an 325, le Concile général de Nicée décréta que *la fête de Pâque serait toujours célébrée le dimanche qui suivrait le quatorzième jour de la lune après l'équinoxe*.

Les astronomes d'Alexandrie ayant, sur l'invitation du Concile, vérifié l'échéance de l'équinoxe au 21 mars, ce jour fut marqué pour être la limite initiale de la Pâque des Chrétiens.

5. LES CYCLES CHRÉTIENS. — Au milieu de toutes ces variations, quelques mathématiciens avaient imaginé une période luni-solaire composée de 84 années juliennes, et

après laquelle ils croyaient pouvoir de nouveau rapporter les néoménies aux mêmes jours de la semaine et aux mêmes jours de l'année julienne. La période de 84 ans aurait eu ainsi tous les avantages du grand cycle de 247 ans inventé par Gamaliel (p. 398); mais elle n'en avait point la justesse et l'usage de la période de 84 ans dut nécessairement devenir impossible après un intervalle d'un ou deux siècles (1).

Pendant les six premiers siècles, les persécutions et les guerres avaient singulièrement répandu l'oubli sur les notions les plus élémentaires du cours des astres. Il suffit de parcourir les cycles de saint Hippolyte et de saint Cyprien ou les autres essais du même genre, pour voir toute l'incompétence des lettrés d'Occident en ces matières. L'Eglise d'Alexandrie seule avait conservé les vraies notions du cycle de 19 ans et des règles pascales. Aussi les Occidentaux, pour se tirer d'embarras dans les cas difficiles, avaient fini par admettre que le patriarche d'Alexandrie enverrait chaque année à Rome une lettre indiquant l'échéance de la fête de Pâque, et il en fut ainsi presque tout le temps, jusqu'en l'an 532, où Denys le Petit publia, pour l'usage des Latins, son grand cycle pascal. Ce cycle étant construit suivant toutes les règles

(1) Une période de 84 années juliennes contient 30.641 jours, tandis que 1.039 lunaisons exigent un intervalle de 30.642 jours 12 h. 1/2.

Le cardinal Noris a publié ce cycle luni-solaire d'après un ancien manuscrit et la plus simple vérification montre que ce cycle n'a pu être suivi qu'au quatrième et au cinquième siècles de notre ère. Le cycle fait coïncider sa première néoménie avec le 1^{er} janvier; mais en l'an 46 è. c., premier du cycle, la conjonction tombe trois jours avant le 1^{er} janvier; en l'an 298, l'écart n'est plus que de 21 heures; et 84 ans plus tard, en l'an 382, la conjonction tombe, en effet, le 1^{er} janvier à 10 h. 5' du matin (mérid. de Paris). Ce cycle place la limite pascale au 18 mars.

Voir Noris, *Epochæ Syro-Macedonum*, p. 458. Voir aussi saint Epiphane, *Hæres.*, LXX, 10 et 11; et saint Cyrille, *Prolog. pasch.*, 1 et 2.

des savants d'Alexandrie, dispensa les Latins de recourir chaque année aux lumières des successeurs de saint Marc.

6. LE CYCLE JUIF D'HILLEL. — Pendant le même temps, l'état malheureux des Juifs ne leur permit pas toujours de suivre bien exactement les règles de leur calendrier pour l'échéance des Néoménies. Suivant le Talmud de Jérusalem, ils auraient alors attendu l'apparition du croissant pour commencer le mois. La limite initiale de la Pâque fut aussi chez eux l'objet de sérieuses controverses.

Mais les anciennes traditions sur le calendrier hébraïque s'étaient conservées parmi les Juifs de la Babylonie.

Les docteurs de Sora, près de Babylone, paraissent avoir été d'habiles astronomes pour ce temps. Parmi ces docteurs, Rabbi Samuel, dit Jarchi ou le lunaire, suivait alors exactement les règles de l'ancien calendrier luni-solaire des Grecs et donnait aux années l'ancienne durée moyenne de 365 jours et un quart. Rabbi Adda trouvait cette durée trop forte et paraît avoir le premier établi les éléments précis du cycle actuel des Juifs. Pour résoudre cette question et toutes celles qui s'y rattachaient, le patriarche Hillel convoqua à Tibériade une assemblée des rabbins de l'époque (360 é. c.). C'était un simulacre du concile de Nicée tenu 35 ans auparavant, et cette assemblée se rendit célèbre par l'établissement du calendrier des Juifs modernes. (Voir *Notes complémentaires*, n° 48.)

L'expérience des siècles nous permet d'apprécier aujourd'hui cette œuvre à sa juste valeur.

« La règle d'Adu, dit Ideler, existait depuis longtemps et Hillel la conserva. » La pratique de cette règle est le seul reproche que l'on puisse adresser au nouveau calendrier, sous le rapport de l'exactitude. Mais la règle d'Adu existait dans la secte pharisienne, et l'attachement

des Pharisiens à leurs anciennes traditions nous explique suffisamment la conservation de cette règle.

Si la règle d'Adu est antérieure à la réforme d'Hillel, au contraire l'usage de compter les années depuis la création du monde ne paraît pas remonter jusqu'à lui, car cet usage n'a guère été suivi par les Juifs qu'à partir du onzième siècle de l'ère chrétienne. Hillel constitua le cycle, l'année et le mois, suivant les éléments astronomiques donnés par Ptolémée dans l'Almageste, et, à l'aide du calcul, les rabbins ont dans la suite fait remonter les cycles d'Hillel jusqu'à la création du monde.

L'assemblée de Tibériade ayant eu lieu en l'an 360, elle choisit pour origine du cycle courant la néoménie arrivée le mardi 24 septembre de l'an 344 é. c., à 4 h. 204 *chelakim* (1). Ce choix était conforme aux anciennes règles, suivant lesquelles la première néoménie du cycle devait toujours coïncider avec l'équinoxe d'automne, fixé au 24 septembre julien. Le même jour fut aussi choisi comme date de la tékupa d'automne.

La durée moyenne des années luni-solaires fut fixée à 365 jours 5 h. 55 m.; la durée moyenne des mois à 29 jours 12 h. 44' 3" 20". Or cette moyenne est mathématiquement égale à celle des lunaisons astronomiques au troisième siècle de notre ère; mais, par suite de l'accélération séculaire du mouvement de la lune, le mois hébraïque est maintenant plus long de 55 centièmes de seconde que la lunaison réelle.

7. CONCLUSION GÉNÉRALE. — L'exactitude remarquable de tous ces éléments nous prouve, à n'en pas douter, qu'il

(1) Les 4 h. 204 *chelakim* équivalent à 4 h. 11 minutes 20 secondes.

La néoménie moyenne est en effet arrivée ce même jour (24 sept.) à 4 h. 15' au méridien de Babylone, et à 3 h. 41' au méridien de Jérusalem. On voit par cette comparaison des dates que les néoménies d'Hillel ont été calculées avec une grande exactitude.

y avait alors, parmi les Juifs, d'habiles astronomes, et nous croyons qu'il en avait toujours été ainsi dès la plus haute antiquité. Les prêtres juifs contemporains de Jésus-Christ devaient avoir conservé les vieilles traditions des astronomes de la tribu d'Issachar (p. 410). C'est un prêtre juif du premier siècle de notre ère, l'historien Josèphe, qui, en citant la période de 600 ans, a révélé la science astronomique des anciens patriarches. Babylone et Alexandrie, ces deux grandes écoles de l'astronomie antique, comptaient un grand nombre de Juifs parmi les savants qui faisaient leur gloire (1). C'est un contemporain de Jésus-Christ, le juif Gamaliel, qui a inventé le grand cycle de 247 ans, le plus satisfaisant qui ait jamais été proposé (p. 414). Le disciple de ce même Gamaliel, l'apôtre saint Paul, avait étudié le livre des *Phénomènes* d'Aratus, l'ouvrage le plus remarquable que nous aient laissé sur l'astronomie les Grecs antérieurs à Jésus-Christ, et l'Apôtre possédait assez cet ouvrage pour en extraire le passage qu'il citait aux Athéniens : « Et nous-mêmes nous sommes d'une origine divine. » (*Actes*, XVII, 28; *Phénomènes*, vers 5.)

La ruine de Jérusalem, sous Vespasien, interrompit la chaîne de cette science traditionnelle. Mais cette interruption n'est pas de longue durée. Les astronomes juifs reparaissent bientôt. Au moyen âge, ce sont des Juifs qui apprennent aux Chrétiens cette science des astres depuis longtemps oubliée, et, au milieu du treizième siècle, les astronomes juifs de Tolède, en Espagne, composeront les

(1) Saint Epiphane atteste que, de son temps, les Pharisiens excellaient dans la connaissance de l'astronomie et même de l'astrologie; il cite une partie de la nomenclature de ces sciences dans la langue hébraïque, et, quant au reste, il avoue lui-même qu'il y avait des choses très difficiles à comprendre et qu'il ne pouvait expliquer (*Hæres.*, XVI, p. 33).

tables Alphonsines, si célèbres dans l'histoire de l'astronomie moderne.

Dispersés au milieu des nations, les Juifs se sont, il est vrai, momifiés dans leurs anciennes traditions; ils n'ont rien inventé, rien changé; mais du moins ils ont gardé leur Calendrier et leur Bible; et ces deux monuments sont devant nous pour nous prouver que ce peuple a possédé, dès les premiers temps, les principes de la science, avec les vérités de la révélation.

